

Parentalité d'ici, d'ailleurs et d'aujourd'hui : les pères en question

J'avais envie ce soir de vous proposer que nous réfléchissions ensemble aux différentes instances « père » dans le processus de structuration, pour essayer de saisir un peu mieux ce qui est en jeu dans la clinique contemporaine. Et pour ce faire, j'ai décidé pour commencer d'aller voir comment ces instances peuvent s'articuler, et avec quels effets, dans une culture où la conjugalité et la parentalité s'organisent tout à fait différemment de chez nous. Pourquoi ce choix ? Et bien parce qu'il permet, me semble-t-il, de faire entendre clairement que ce qui opère dans un processus de structuration qui soutient la reconnaissance d'une instance symbolique, ce n'est pas tant la réalité d'une configuration familiale que le fait d'y trouver certains éléments à l'œuvre du côté des pères, en l'occurrence, le père symbolique, le père imaginaire, mais aussi l'instance du père réel. Autrement dit, ce qui fait qu'un petit sujet en devenir va être en mesure de s'inscrire dans le lien social n'a rien à voir avec le fait d'avoir un père et une mère, deux pères ou deux mères, ou même plus, ni même d'avoir été conçu de telle manière plutôt que telle autre. En revanche, ce que nous donne à entendre la structure familiale d'autres cultures – et je reprendrai ce soir l'exemple des moso du Chine étudiés entre autres par Patrick De Neuter – c'est qu'il faut au moins le nouage de trois instances paternelles pour soutenir une telle inscription, et en particulier je crois que l'instance du père réel soutienne la reconnaissance de la castration. Sans cela, pas de sujet du désir qui puisse advenir, comme je tenterai de vous le faire entendre avec le cas de Madame Rossi.

Mais revenons d'abord à cette affaire de père...

Lacan a mis en évidence que la fonction du père tient une place privilégiée dans l'opération de structuration des sujets, c'est-à-dire dans la manière dont chacun va se positionner vis-à-vis de la castration inhérente au langage. Mais s'il affirme dans son séminaire V que « Le père, c'est le père symbolique », que « le père est une métaphore »¹, c'est sans oublier la place et la fonction, dans ce même séminaire, du père imaginaire et du père réel dans l'opération de la métaphore paternelle. Je vous propose de revenir plus précisément sur le rôle du père dans les différents temps logiques de l'œdipe afin de mieux en distinguer les instances et agents qui participent à donner sa prévalence au phallus dans le processus de subjectivation, et du même coup à en identifier les points d'achoppements possibles.

¹ Lacan, J., *Le séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, 1957-58, Paris, Seuil, 1998, p. 174

À suivre Lacan dans ses séminaires IV et V, l'opération de la métaphore paternelle fait intervenir plusieurs instances qu'il regroupe, dans la séance du 16 mars 1957, dans le tableau suivant :

Père symbolique	Père réel	Castration Dette symbolique	Phallus
	Mère symbolique	Frustration dam imaginaire	Sein réel
	Père imaginaire	Privation Trou réel	Objet symbolique Phallus

Ici, l'instance Père symbolique se présente comme équivalente à la métaphore paternelle. Dans son article « Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard »², Patrick De Neuter le résume en ces termes :

« Le *Père symbolique* apporte à l'enfant la castration symbolique par l'intervention de l'instance *Père réel*, elle-même incarnée par le ou les *pères de la réalité*. Le *Père symbolique* détermine, inspire, guide la parole, le désir et le comportement de la *Mère symbolique*. Il est en relation d'interdépendance avec la fonction de *Père imaginaire* qui donne à l'enfant la privation et qui par-là apporte – dans une certaine mesure – son appui à l'effectuation de la fonction de *Père symbolique*. »³

Si l'instance Mère symbolique est celle qui initie à la première symbolisation, par le jeu de présence et d'absence – c'est toute la dialectique de la frustration –, l'introduction d'un quatrième terme, d'un « père dans le triangle », est nécessaire pour y mettre une certaine signification. Or, « le père, pour nous, il est, il est réel. »⁴, nous dit Lacan. Alors, on peut souligner qu'à ce temps de son enseignement, le terme « réel » ne renvoie pas au registre de l'impossible, à un reste, comme il le conceptualisera par la suite, mais plutôt à la réalité, dans sa dimension d'objet concret. Pour autant, je crois qu'il y a déjà là dans ce syntagme de Père réel plus que le père de la réalité mais bien quelque chose d'un « réel du père » en jeu. Nous pouvons en tout cas distinguer avec Patrick De Neuter le syntagme « Père réel » avec une majuscule comme instance d'une part, en tant que celui qui opère un écart entre la mère et l'enfant, éventuellement en jouissant de la mère et la faisant jouir, mais aussi qui répond à

² De Neuter, Patrick, Colloque de La Hulpe, « Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 37, no. 2, 2011.

³ Lacan, J., *La relation d'objet* p. 59.

⁴ Ibid.

l'enfant, du « père réel » d'autre part, que l'auteur écrit avec une minuscule, comme père de la réalité, sujet particulier. Il faut finalement que l'instance Père réel, incarné dans la réalité, entre en jeu « comme interdicteur de l'objet qu'est la mère. » À ce titre, « c'est au père réel qu'est effectivement déferée la fonction saillante dans le complexe de castration »⁵, nous dit Lacan. En effet, le passage d'être à avoir le phallus « suppose que [...] il faut qu'il y ait eu un moment où il ne l'avait pas. On n'appellerait pas ce dont il s'agit complexe de castration si, d'une certaine façon, cela ne mettait pas au premier plan que, pour l'avoir, il faut d'abord qu'il ait été posé qu'on peut ne pas l'avoir, si bien que **la possibilité d'être castré est essentielle dans l'assomption du fait d'avoir le phallus. C'est là un pas qui est à franchir, et où doit intervenir à quelque moment, efficacement, réellement, effectivement, le père.** »⁶ Mais ce père de la réalité qui incarne l'instance Père réel n'est pas forcément un père, ni même un homme. Cela peut être un amant ou encore une femme, ou encore plusieurs personnes, comme nous allons le voir à présent avec les moso de Chine, société dite « matrilineaire et matrilocale [...] pas pour autant matriarcale »⁷, « sans père ni mari »⁸. Patrick de Neuter nous indique d'ailleurs que « Le mot « père » n'a été que très récemment introduit dans la langue des Moso. »⁹ Pour autant, **la fonction paternelle est présente et opérante.** L'absence du mot « père » n'entraîne aucun lien de nécessité logique de cause à effet qui rendrait les notions de géniteur, d'autorité, de responsabilité éducative et bien sûr, de fonction paternelle, inexistantes ou inopérantes. Constat précieux sur le rapport entre la réalité des choses et leur nomination à l'heure où le maire de Pantin a décidé de rebaptiser la ville « Pantine » pour un an, sous prétexte de s'engager pour l'égalité des hommes et des femmes, dans la lignée de l'écriture inclusive et autres novlangues contemporaines. Et je ne parle même pas des collègues qui soutiennent l'hypothèse selon laquelle une théorie usant de terme de phallus serait nécessairement phallogocentrique... Ne me faisant aucune illusion sur le fait que Pantine me soit d'un grand secours dans une lutte féministe, je vous propose de revenir à ce constat qui, lui, nous permettra peut-être de faire avancer un peu nos réflexions : celui qui détient le phallus intéressant la mère peut autant être incarné par un homme qu'une femme, que se trouver par ailleurs localisé dans un travail, une passion, bref, tout ce qui l'occupe ailleurs. La question, se pose toutefois d'un objet

⁵ Lacan, J., *La relation d'objet*, p. 220

⁶ *Ibid.*, p. 186

⁷ De Neuter, P., Stryckman, N., « Avec ses frères et ses sœurs, toute sa vie, sous le même toit. Notule à propos de la fratrie chez les Moso de Chine », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. n° 27, no. 2, 2006, p. 115.

⁸ En référence au livre de Cai Hua : CAI, H., *Une société sans père ni mari. Les Na de Chine*, Paris, PUF, 1997.

⁹ De Neuter, P., Colloque de La Hulpe, « Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 37, no. 2, 2011, p. 60.

porteur de cette fonction qui ne serait pas un sujet, ou à tout le moins qui ne se supporterait pas d'un réel véhiculé par sa parole...

En l'occurrence Patrick de Neuter et Nicole Stryckman nous apprennent que chez les Moso, l'organisation sociale et familiale, « les fonctions dévolues chez nous au père sont exercées par l'ensemble des frères, sœurs, oncles et tantes qui vivent sous le même toit. »¹⁰ **Il revient en effet à l'ensemble de la maisonnée d'assurer à l'enfant la transmission de la reconnaissance des lois symboliques, c'est-à-dire de se faire représentant d'une loi structurant le lien social**, soutenu par ailleurs par la structure même de la maison avec la présence d'une poutre faîtière « supposée surveiller les comportements de tous ceux qui y habitent »¹¹, favorisant ainsi le refoulement pulsionnel. Le discours social, à travers certains mythes, croyances et coutumes, participe aussi de cette fonction de Père symbolique. Notamment, l'interdit de l'inceste est présent¹² et la question du sexuel est traitée entre autres par une répartition de chacun des membres de la famille au sein de la maison ayant pour fonction d'éviter que celle-ci ne soit exposée. Ainsi, chaque femme en âge de procréer bénéficie de sa chambrette permettant à des amants de venir la visiter la nuit, loin des regards du reste de la famille. Les amants en question – ou « arroseurs » comme ils sont appelés – ne sont que de passage et leur intervention « se limite à procurer du plaisir amoureux et sexuel à son amante ainsi que ce liquide qui permet au fœtus, déjà là, de grandir. »¹³ Le géniteur, dont le rôle est « méconnu par le mythe et la coutume »¹⁴, est donc l'un des arroseurs qui n'a à ce titre aucune fonction de père symbolique. En revanche, cette fonction de l'arroseur, en tant qu'il est celui en charge de s'occuper du désir maternel, évoque peut-être **pour une part** le père réel tel que Lacan le conçoit durant sa cinquième année de séminaire... Ce qui m'amène à relever deux pôles du père de réel entendu comme père de la réalité : d'une part le fait qu'il incarne ce qui occupe la mère ailleurs, ce qui la fait jouir, venant ainsi faire coupure entre l'enfant et la mère ; d'autre part le fait qu'un père de la réalité réponde d'un réel, c'est-à-dire transmette la reconnaissance de cette catégorie de l'impossible, permettant d'en rendre les effets opérants. Ce qui n'est pas tout à fait la même la même chose si l'on admet la possibilité d'un

¹⁰ De Neuter, P., Stryckman, N., « Avec ses frères et ses sœurs, toute sa vie, sous le même toit. Notule à propos de la fratrie chez les Moso de Chine », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. n° 27, no. 2, 2006, p. 115.

¹¹ De Neuter, P., Colloque de La Hulpe, « Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 37, no. 2, 2011, p. 60.

¹² Ibid., p. 116.

¹³ Ibid., p. 114.

¹⁴ De Neuter, P., Colloque de La Hulpe, « Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 37, no. 2, 2011, p. 60.

positionnement subjectif typique de la clinique contemporaine qui pourrait s'énoncer comme suit « je sais bien mais je m'en fiche. » Et ce que m'a amené à penser l'exemple des moso, c'est que ces deux versants n'avaient pas nécessairement à être incarnés par un seul et même agent dans la réalité, pourvu qu'ils soient en jeu.

Ces considérations ne me paraissent pas vaines au regard de ce que certains sujets nous donnent à entendre aujourd'hui lors des entretiens, et elles nous permettent peut-être de penser un peu nos interventions avec ces sujets désorientés, qui ne se situent pas pour autant du côté de la psychose.

C'est à partir de l'exposition brève d'un cas clinique, que je souhaiterais à présent mettre au travail ces questions.

Madame Rossi, une petite trentaine d'années, m'est adressée par une collègue qui me prévient qu'il s'agirait de faire des visites à domicile pour cette jeune femme, qui ne sort quasiment pas de chez elle selon ses dires. Dès le départ, la demande est inversée : c'est moi qui appelle cette femme – comme convenu avec ma collègue – à qui je propose par contre de venir à mon cabinet. Contre toute attente d'après les échos que j'avais eus, elle accepte immédiatement et viendra régulièrement, sans jamais manquer une séance en trois ans et demi.

Madame Rossi, qui vient donc me voir chaque semaine, est inactive depuis 3 ans au moment où je la rencontre, ce qui correspond au moment où son père a quitté la maison familiale pour des raisons de santé très préoccupantes, comme elle l'identifiera au cours de son analyse. Ce réel de la maladie, en extrayant ce père de la configuration familiale, a extrait une fonction paternelle qui ne tenait, n'opérait que d'être réellement incarné par ce père dans la réalité. Le père – qu'elle désigne elle-même comme « garde-fou » – une fois parti a révélé la carence symbolique de mon analysante, envahie par la jouissance maternelle, incapable de supporter pour elle-même la coupure d'avec l'autre... Tout se passe comme si, pour cette analysante, l'intervention d'un autre était nécessaire pour que puisse se déployer une dimension désirante. Ce qui n'a pas été sans teinter mes interventions.

De longs mois assez laborieux commencent cette analyse, Madame Rossi faisant preuve d'une réticence manifeste à parler, plutôt que d'un vide subjectif. Le refus d'assumer son énonciation est manifeste, ce qu'elle arrivera elle-même à formuler après un peu plus de 2 ans de suivi en ces termes : « Tant que je parle pas y'a pas de conséquences. Parler ça a des conséquences. Alors je ne sais pas trop si j'ai envie de parler aujourd'hui... » L'effet de ses signifiants est refusé, ce qui n'est pas sans rendre difficile ce début de suivi qui dès lors pointe l'impasse qui

m'amènera à interroger ma place dans le transfert : à la fois elle vient pour réussir à assumer ce qui est du registre d'une parole pleine, une parole qui engage le sujet, à la fois il faudrait pour y parvenir qu'elle puisse engager dans le transfert une telle parole. Or, c'est précisément parce qu'elle est face à cette impossibilité qu'elle a accepté de me voir. Je ne sais pas si je vous fais bien entendre le paradoxe. Ce serait finalement attendre d'un sujet qui vient avec un symptôme qu'il se débarrasse de son symptôme pour engager le travail. Autant dire que cela met l'analyste dans une position délicate.

Je marche sur des œufs avec cette analysante, qui supporte mal toute intervention de ma part qui viendrait pointer ce qu'il en est de sa responsabilité subjective dans la situation dans laquelle elle se trouve. Elle devient en effet immédiatement agressive et menace d'arrêter le suivi. Elle revient malgré tout, durant cette première tranche laborieuse, sur la question de ses origines, qui ne sont pas sans la travailler au regard de sa situation singulière : contrairement à son frère, elle a découvert un jour par hasard que son nom n'apparaissait pas sur le livret de famille, ce qui constitue une véritable énigme qui, tout de même, n'est pas sans l'interroger. Mais l'énoncé peine à se faire énonciation, quelque chose résiste. Elle revient sur cette découverte qu'elle a faite enfant, ce qui fait surgir une haine qui l'envahit : « ça me fout la haine ! » dit-elle, poings serrés. Il me semble que nous avons affaire là à un point de jouissance qu'elle ne parvient pas à lester d'une historisation, d'un fantasme : à cet endroit de son histoire, celui de l'origine, réside un vide sur lequel rien ne se tricote, malgré ce qu'ont pu lui dire ses parents de son histoire. La haine s'adresse en particulier à sa mère, une mère qui, d'après ce que Madame Rossi déploie en analyse, a décompensé depuis la maladie de son mari sur le versant de la psychose.

Au fur et à mesure, la relation avec sa mère prend toute la place dans l'entretien. Je me risquerai alors à une première intervention qui m'a moi-même désorientée sur le moment, mais qui me semblait nécessaire : alors qu'elle me parle pour la énième fois de la folie de sa mère à son égard, qui confine au harcèlement et qui allait en s'accroissant, j'énonce : « Ça, ce n'est pas possible. Ce que fait là votre mère, ce n'est pas possible. D'après ce que vous dites, quelque chose ne va pas du côté de votre mère. » Je fais l'hypothèse qu'à ce moment-là, je prends à ma charge d'incarner l'une des fonctions de l'instance ou de la catégorie du Père réel, pour le dire avec Jean-Pierre qui reprend Lacan, en tant qu'il est celui qui soutient quelque chose de l'incarnation de la loi, à savoir l'interdiction de jouissance d'entre la mère et l'enfant. Alors bien sûr, je ne suis pas en place de polariser le désir de la mère, et j'énonce par ailleurs consciemment et directement un « ce n'est pas possible », mais je me suis demandé malgré tout

si, dans le transfert, de poser une limite entre mon analysante et l'Autre maternelle vorace, étouffant, cette « bouche de crocodile »¹⁵, je n'étais pas là en train de faire fonctionner ce père réel qui vient en quelque sorte donner consistance à la castration, ici la séparation d'entre la mère et l'enfant, d'avec cette mère qui jouit de mon analysante et avec qui mon analysante, bien malgré elle, jouit. Un « non » qui soutient un « Nom » du père... En tout cas, cela n'a pas été sans effets.

Madame Rossi, d'abord « interdite », s'est mise à pleurer pour la fois. Et je peux dire dans l'après-coup qu'un tournant dans le suivi s'est opéré à partir de là. Les séances suivantes, des associations émergent, et elle me confie pour la première fois qu'un symptôme – marqué de manière franche par le registre de l'analité – la handicape au quotidien et se trouve même à l'origine de l'immobilisme social dans lequel elle se trouve. D'ailleurs me précise-t-elle, depuis qu'elle vient, ce symptôme elle ne l'a plu. Elle ne sait pas s'il y a un lien, mais elle en fait le constat.

Une dimension obsessionnelle s'exprime de plus en plus franchement tandis qu'elle engage des démarches pour s'inscrire dans une formation qui l'anime. Qu'il s'agisse du champ lexical de son discours, de son rapport à la demande de l'autre, au choix, les traits d'une position obsessionnelle s'esquissent dans le transfert, et, bien que cela reste fragile, elle commence, à l'extérieur du cabinet également, à se mettre en mouvement.

À la veille de congés scolaires, elle souhaite espacer. Plusieurs raisons me poussent à accéder à ce moment à sa demande – qu'elle me formulait depuis des mois après 2 ans et demi de suivi – dans l'idée de lui témoigner de ma « foi » en son autonomie. À la rentrée, je la retrouve plus mal que jamais.

Alors qu'elle devait démarrer une formation en début d'année civile, après 3 semaines de congé durant lesquelles nous ne nous sommes pas vues, j'apprends qu'elle n'est pas allée au bout des démarches lui permettant de s'y inscrire, ce qu'elle met en lien avec l'aggravation de l'état de sa mère.

Une troisième tranche de l'analyse s'amorce alors : si Madame Rossi n'est pas allée au bout d'une inscription, avec tout ce que cela implique de symbolique, d'investissement du côté du savoir, sa parole semble cette fois engagée : elle élabore, des métaphores font leur apparition

¹⁵ Lacan, J., L'envers, Seuil, p. 129.

dans son discours – jusque-là plutôt pauvre – et prennent de plus en plus de place en séance. L’humour aussi.

Elle tourne un jour autour d’un mot, qu’elle me présente comme indicible « Je sais ce que c’est que le problème, mais le mot je peux pas le dire. Le synonyme, c’est rien. Enfin, c’est peut-être pas le bon mot... Ce que je mets derrière, c’est pas la totalité. » Dire le mot est impossible car ce serait assumer le reste. Ce signifiant, qui s’avérera être une phrase, elle l’énoncera comme étant « ça [qu’elle n’arrivait] pas à dire », dès la séance suivante, en s’effondrant : « Je me connais pas, je ne sais pas qui je suis. »

Si, toujours dans le cadre du transfert, sa parole trouve à s’inscrire – elle revient sur son enfance, historise, élabore... – ses démarches en dehors sont rythmées par la folie maternelle, à laquelle Madame Rossi semble répondre par le refus du réel : « Ma mère entend des voix. Je sais que c’est réel mais je fais en sorte que ça ne le soit pas, que ça n’ait d’effet. J’y arrive la plupart du temps. Je fonctionne comme ça en général : j’ai conscience des choses, je sais qu’elles sont réelles, mais en même temps je ne veux pas qu’elles m’impactent dans ma vie. »

Au regard de la situation qui me semblait pour ainsi dire grave, j’avais à plusieurs reprises proposé à Madame Rossi, si toutefois si elle en ressentait le besoin, de ne pas hésiter à m’appeler, même en dehors des séances, en même temps que j’essayais de l’inciter à accompagner sa mère vers la psychiatrie, en me gardant un temps de ne pas trop intervenir dans la réalité au regard des conséquences que je ne pouvais que méconnaître. C’est finalement elle qui fit appel à moi, un dimanche, dans le cadre d’une situation dramatique qui m’a amenée à me positionner sans équivoque : il faut appeler les pompiers, que sa mère aille aux urgences psychiatriques.

Cet appel d’une part, qui est le premier qu’elle m’adressait en son nom, son premier appel à l’aide, et ma réponse d’autre part, qui a soutenu fermement un accompagnement de sa mère en psychiatrie, où cette dernière est restée un mois, ont été le point pivot à partir duquel s’appuie aujourd’hui le désir de cette analysante : « Je sens bien que je me remets en mouvement, mais qu’est-ce que je veux ? Je veux dire, qu’est-ce que je veux moi ? J’ai de nouveau envie de faire des choses, mais quoi ? » Elle s’occupe de son corps, qu’elle laissait douloureux depuis des années à la suite d’une fracture du bras mal soigné. Aujourd’hui, elle ne veut « pas revenir au point mort. » Avant, elle n’avait, je la cite « pas la foi de [s’]inscrire », me dit-elle en m’annonçant son inscription dans une formation pour laquelle elle révise actuellement, formation qui, d’ailleurs, a trait à la dimension des règles, de la loi, mais qui implique aussi la

perspective d'une autonomie certaine. Bien sûr, le suivi est loin d'être terminé, mais je crois pouvoir soutenir aujourd'hui que ce qui s'est joué dans le transfert, a permis à cette jeune femme de sortir d'un engluement maternel par l'intervention d'un tiers que j'ai peut-être incarné, du côté d'une des fonctions de l'instance du Père réel. Et c'est sur point que je souhaiterais à présent revenir plus particulièrement...

Le cas dont je viens de proposer une construction me paraît exemplaire de tant d'autres, dans lesquels prime ce que je propose d'appeler un défaut de la fonction du réel dans le nouage de la structure, qui me paraît être paradigmatique de la clinique contemporaine, et non sans lien avec notre discours social contemporain. Chez ces sujets, et Madame Rossi le formule presque en ces termes, ce qui est assez exceptionnel, nous entendons un évitement du réel au cœur de l'économie subjective, qui ne donne plus au symbolique sa consistance. Ce qui n'est pas sans évoquer ce que dit Lacan de la phobie comme « plaque tournante » à la croisée des structures cliniques¹⁶ d'une part, mais aussi la phobie telle qu'elle est abordée 12 ans plus tôt dans la leçon du 13 mars sur Staferla 1957 (qui est celle du 6 mars pour le Seuil et l'ALI), et que je rappelle ici :

« C'est dans cette relation à quelque chose qui est **le réel dans le symbolique** [...] que l'enfant peut conquérir **la foi** qui dépose en lui cette première **inscription de la loi**. »

Le fait de parler du « réel dans la symbolique », c'est ne pas réduire le syntagme de « père réel » dans ce séminaire au père de la réalité – à ce moment de l'enseignement lacanien où les registres ne sont pas encore élaborés comme ils seront par la suite, mais au contraire faire entendre **la fonction du réel dans le nouage de la structure**. Et c'est ce qui m'amène à faire l'hypothèse, pour ce pan de la clinique contemporaine, d'une opération suspendue de la castration, pour le dire autrement, d'une structure en suspens, que la rencontre avec un réel peut venir précipiter vers un nouage, comme me l'a donné à entendre ma clinique auprès de personnes sous main de justice pour radicalisation violente. En effet, comme j'ai déjà pu en faire état auprès de certains collègues, j'ai eu l'occasion de suivre plusieurs sujets qui, après un long parcours d'errance subjective, de délinquance, d'addictions en tout genre, se sont structurés du côté de la névrose

¹⁶ Lacan., J., *D'un Autre à l'Autre*, leçon du 7 mai 1969 : « *Ce que je voulais aujourd'hui amorcer, c'est proprement ceci : que c'est au niveau de la phobie que nous pouvons voir, non pas du tout quelque chose qui soit une entité clinique, mais en quelque sorte une plaque tournante, quelque chose dont, à l'élucider dans ses rapports avec ce vers quoi elle vire plus que communément, à savoir...*

- les deux grands ordres de la névrose : *hystérie et névrose obsessionnelle*,
- mais aussi bien par la jonction qu'elle réalise avec la structure de *la perversion* », p. 156

– et pour certains ce sont de vrais cas d'école ! – suite à la rencontre d'avec le réel de la guerre en Syrie, ou encore la grossesse pour certaines femmes.

Ce qui m'intéresse dans tout ça, c'est ce que cela vient interroger dans la direction de la cure, le maniement du transfert. Car si l'on fait l'hypothèse d'une structuration qui n'est pas arrivée à son terme, de fait, cela n'est pas sans conséquence dans notre position. D'ailleurs, on ne travaille pas de la même manière avec les enfants n'est-ce pas ? On a bien l'idée que, tant que la structure n'est pas nouée, que l'opération de la castration n'a pas abouti ou qu'elle se solde par une psychose, un jeu reste possible... Pour ma part, cette manière d'aborder la clinique contemporaine – que je n'ai pas toujours eue – me permet de laisser ouvert un espace dans lequel je m'autorise justement à intervenir comme je l'ai fait avec Madame Rossi, et parfois un peu comme je le ferais avec des enfants qui cherchent la limite, le tiers, qui ne demandent qu'à buter contre quelque chose, à ce que quelque chose – parfois la drogue, les scarifications, la violence, un départ en Syrie... – qui viendrait border à la jouissance. À ceci près que le sujet pris dans cette logique n'a pas le recours au symbolique qui lui permettrait de venir lester celle-ci autrement que par la limite paradoxale que comporte en elle-même la jouissance : la drogue en est exemplaire. Cela ne fait-il pas écho au paradoxe présenté d'emblée dans le transfert par Madame Rossi : elle vient pour y croire, au symbolique, mais doit y croire pour y aller réellement. C'est là, je crois, qu'envisager la place d'analyste, à l'occasion, comme ayant à incarner un certain versant du père réel – celui qui fait fonctionner la castration, qui reconnaît l'impossible constitutif comme effet du langage, l'impossible jouissance – me semble opportun. En tout cas, cela m'aide depuis quelque temps à être un peu moins désorientée avec ces sujets qui viennent me voir. Il ne s'agit pas d'être dans la toute-maîtrise, ni du côté d'un savoir à partir duquel nous orienter – ce serait se prendre pour l'idéal –, ni encore chercher à « névrotiser » ceux qui viennent nous voir, mais à nous appuyer sur quelques repères sans lesquels tout est permis, à l'instar de ce que prône notre discours social contemporain.

Finalement, ce petit détour par la manière dont conjugalité et parentalité peuvent s'articuler ailleurs aura été l'occasion d'en dégager des coordonnées nécessaires au devenir d'une inscription dans le lien social, et en particulier le rôle de l'instance du Père réel, avec ses deux pôles, pour qu'opère la dimension désirante. C'est du même coup proposer une hypothèse théorico-clinique quant à ce qui peut se jouer dans la clinique contemporaine, d'une façon qui permet de ne pas en rester à un constat, mais qui pourrait nous autoriser à nous positionner d'une manière inédite dans le transfert, à poser des actes analytiques déroutants de prime abord,

mais qui s'appuient finalement sur autre chose qu'une simple intuition, avec tous les risques qui pourraient en découler. C'est en tout cas ce que je tenais à soumettre ce soir à la discussion.

Je vous remercie pour votre attention.